

1925: la dynastie Pahlavi prend le pouvoir

En février 1921, Reza Khan, officier d'origine modeste, s'impose sans violence à la tête d'un pays tiraillé entre ingérences, monarchie faible et clergé fort. Proclamé empereur fin 1925 et couronné en avril 1926, il modernise l'État, réduit le rôle des mollahs et fait de l'école laïque un levier de l'égalité des sexes. **PAR ARMAND SHAHBAZI**



En majesté Le 25 avril 1926, Reza Khan est couronné chah d'Iran au palais de Golestan lors d'une cérémonie fastueuse. Dix-sept pièces du trésor royal ont été apportées, dont « l'épée conquérant le monde » de Nader Chah.

ALBERT HARLINGUE/ROGER-VOLLET



PHOTO12

Délitement d'une dynastie À la tête d'un pays affaibli, Ahmad Chah Qadjar, destitué en 1921 par Reza Khan, est impuissant face à l'occupation en 1916 de Qazvin (à 150 km de Téhéran) par les Cosaques, cavalerie d'élite russe qui défile entre les fantassins.

Au début du ^{xx}e siècle, la Perse, comme l'appelaient encore les puissances étrangères, ou l'Iran, comme ses habitants l'ont toujours appelé, n'était plus que l'ombre d'un empire. Gouverné par la dynastie Qadjar depuis plus d'un siècle, le pays était à genoux. Son territoire, jadis vaste et prospère, avait été grignoté par les appétits coloniaux. Le pouvoir central s'était effondré, rongé par la corruption, les rivalités de cour, les luttes tribales et l'indifférence des souverains à l'égard des souffrances populaires. Contrairement à une idée répandue, la modernisation de l'Iran ne commence pas avec l'arrivée au pouvoir de la dynastie Pahlavi. Elle trouve ses racines en 1906, lors de la révolution constitutionnelle. Ce soulèvement sans précédent, déclenché par une coalition hétéroclite d'intellectuels, d'artisans, de commerçants du bazar, de religieux réformateurs et de femmes, déboucha sur l'adoption d'une Constitution écrite, une première dans le monde musulman, et la création d'un Parlement, le *Majles*. L'objectif était clair: limiter les prérogatives du monarque, instaurer

une justice équitable et indépendante et réduire l'emprise d'un clergé omnipotent. Très vite, ces espoirs furent confrontés aux dures réalités de l'Iran d'alors. Bien implanté dans la société et protégé depuis des décennies par les Qadjars, le clergé chiite traditionnel résista à toute tentative de séparation entre le pouvoir spirituel et temporel.

Ingérence russe dans les affaires intérieures

Pire encore, les Qadjars, la dynastie au pouvoir, se sont liées à des intérêts étrangers menaçants signant avec l'Empire russe en 1828 le traité de Turkmanchaï, qui cède une partie du Caucase et autorise l'ingérence russe dans les affaires intérieures. Ce traité accordait aussi au clergé chiite des garanties tacites, Moscou soutenant leur autorité en échange de leur fidélité au régime. Ce triangle – monarchie faible, clergé fort, puissance étrangère protectrice – verrouillait toute possibilité de réforme réelle. Les modernisateurs se sont heurtés à une coalition conservatrice fermement décidée à préserver ses privilèges. Et les tensions entre Russie et Grande-Bretagne ont transformé l'Iran

en champ de bataille diplomatique. Le pays fut divisé de facto en deux sphères d'influence à travers un accord secret anglo-russe en 1907, sans que les Iraniens en soient informés. Face à ce démembrement humiliant, les institutions nées en 1906 ont rapidement perdu en crédibilité. Le Parlement fut plusieurs fois dissous, les constitutions suspendues et le peuple sombra de nouveau dans le désespoir. Bien que le pays fût officiellement neutre, la Première Guerre mondiale fut une catastrophe: invasion de troupes étrangères, famine, épidémies, déplacement de population. L'Iran était exsangue, sans pouvoir central réel. C'est dans ce vide de pouvoir que surgit Reza Khan. Modeste officier issu des rangs des brigades cosaques, une force militaire organisée à l'origine par les Russes, il s'imposa par sa discipline, sa rigueur et son patriotisme. En février 1921, il mena une marche éclair sur Téhéran. Ce n'était pas un soulèvement armé à proprement parler: aucune résistance ne fut opposée. L'armée resta passive, les notables, silencieux. Même le clergé ne leva pas le petit doigt. Ce calme apparent révélait un profond désir de changement dans la société. Le fait que Reza Khan s'empara du pouvoir sans effusion de sang témoigne d'un soutien implicite, voire d'une attente du peuple. Il représentait une...

... figure nouvelle: ni prince, ni mollah, mais un homme de la nation. Lassée des querelles de palais, des ingérences étrangères et de l'instabilité chronique, la population voyait en lui un rempart contre l'effondrement.

Il ne s'imposa pas comme putschiste mais entra dans le cadre légal hérité de la révolution constitutionnelle. Il fut nommé commandant en chef de l'armée, ministre de la Guerre et enfin Premier ministre en 1923. Créé en 1906, le Parlement valida chacune de ces nominations. Même quand il envisagea de proclamer la République, à l'image de son modèle turc Atatürk, il agit dans les limites de la Constitution. Mais le clergé, inquiet de perdre son influence,

s'y opposa fermement. Pour préserver leurs privilèges, les mollahs préférèrent le maintien d'une monarchie afin d'en contrôler les contours. Face à cette opposition, le Parlement décida d'instaurer une nouvelle dynastie. En décembre 1925, l'Assemblée constituante, régulièrement convoquée et légitime au regard de la loi fondamentale de 1906, vota la fin de la dynastie Qadjar. Reza Khan fut proclamé empereur sous le nom de Reza Chah Pahlavi. Voté, inscrit dans le cadre légal et présenté comme une continuité de l'élan constitutionnaliste, ce changement fut imposé sans rupture violente et non par la force. Le nom fut choisi avec soin. Il renvoyait à la langue moyen-perse de

l'époque sassanide, mais surtout aux *pahlevan*, les héros chevaleresques du *Livre des Rois* du poète Ferdowsi. Ce choix symbolique marque une volonté de renaissance nationale, de retour à une identité iranienne, débarrassée des influences ottomanes ou arabes.

Élan modernisateur et autoritarisme croissant

Une fois couronné, il mit en œuvre un vaste programme de modernisation. Il construisit des routes, des chemins de fer, des écoles, des universités, réforma le système judiciaire en introduisant un Code civil inspiré du modèle français. Il limita le pouvoir des chefs de tribus et du clergé dans la justice et l'éducation. Il fit de l'école un lieu laïc, obligatoire et central dans le projet de construction nationale. Les femmes furent intégrées au système éducatif, les premières écoles féminines ouvrirent. En 1936, le port du voile obligatoire fut aboli dans les lieux publics. Mais cette modernisation s'accompagna d'un autoritarisme croissant: partis politiques interdits, presse muselée, opposants exilés ou emprisonnés. Reza Chah imposa sa vision d'un État fort, centralisé et laïc, sans partage. Pourtant, dans cette concentration de pouvoir, il porta plus loin que ses prédécesseurs l'idéal de 1906: celui d'un Iran souverain, maître de son destin. Cent ans après, faut-il retenir l'autoritarisme du règne ou l'élan modernisateur qu'il a su incarner? Faut-il juger l'homme ou mesurer l'héritage? Ce qui est certain, c'est que Reza Chah a marqué une étape décisive. En rompant l'alliance néfaste entre les Qadjars, le clergé et les puissances étrangères, il a restauré la souveraineté de l'État. Et bien que les espoirs démocratiques aient été étouffés, les aspirations de 1906 n'ont jamais disparu.

Elles ressurgissent aujourd'hui, avec la jeunesse iranienne, les femmes qui bravent les interdictions, les mouvements comme « Femme, vie, liberté », qui réclament un retour à la laïcité, aux libertés civiles, à la justice. En Iran, l'histoire n'est pas linéaire: elle porte en elle les rémanences d'un rêve ancien. Malgré ses paradoxes, l'avènement de la dynastie Pahlavi reste un moment fondateur de cette quête inachevée. ■

Les Qadjars, un pouvoir à bout de souffle

La dynastie Qadjar, issue d'une tribu turcophone originaire d'Asie centrale, régna sur l'Iran à partir de 1789. Bien qu'elle ait ouvert le pays au monde et qu'elle ait été à l'origine de nombreuses améliorations – dans la formation de l'armée, le transport ferroviaire, le domaine bancaire et l'acheminement du courrier –, l'Iran est, au début du XX^e siècle, tiraillé entre traditions et ambitions modernistes. De plus, Ahmad Chah, le dernier de ses souverains à être monté sur le trône en 1906, ne parvient pas à endiguer la corruption endémique qui ravage son administration. La révolution constitutionnelle, qui impose par ailleurs une Constitution et un Parlement au pays, ne fait qu'accentuer les divisions internes. Si, comme l'explique l'historien de la Perse Yann Richard, « les tentatives anglaises, notamment en 1919, pour mettre définitivement la main sur la Perse en profitant de l'éclipse russe, furent mises en échec par un sursaut patriotique », la grande dynastie des Qadjars finit cependant par être « balayée ». En 1921, Reza Khan, un officier cosaque, profite de ce moment de chaos politique pour prendre le pouvoir. Ahmad Chah est alors destitué et, en décembre 1925, Reza Khan proclamé chah d'Iran. La dynastie royale des Pahlavi est née. ■ EMMANUEL RAZAVI



Cour des Qadjars Fath Ali Chah (1797-1834) sur le trône du Paon, entouré de courtisans. Panneau de laque peint décoré de couleurs vives et d'or, milieu du XIX^e s.